

Anzeigen

BERTIL TIKKANEN – HEINRICH HETTRICH (ED.)

Themes and Tasks in Old and Middle Indo-Aryan Linguistics. Papers of the 12th World Sanskrit Conference held in Helsinki, Finland, 13-18 July 2003, Vol. 5. Delhi: Motilal Banarsidass Publishers, 2006. x + 326p. INR 600.- (ISBN 81-208-3062-8).

Douze des seize conférenciers ayant participé à la section linguistique de la douzième Conférence mondiale de Sanskrit tenue à Helsinki du 13 au 18 juillet 2003 rendent compte de leurs exposés dans ce volume édité par B. Tikkanen et H. Hettrich. Les commentaires ci-dessous se suivent selon l'ordre d'apparition des articles.

M. Kobayashi (p. 1-18), dont l'article est extrait de son ouvrage *Historical Phonology of Old Indo-Aryan Consonants*, s'interroge sur l'évolution phonétique de l'Indo-iranien **sk* (Indo-européen **sk*) au skr. (*c*)*c*^h. Selon lui, ce groupe consonantique **sk*, composé d'une fricative et d'une affriquée, avait trois phases obstruentes ([*s-t-ʃ*]) pour seulement deux unités de temps, et se simplifie en indo-aryen en [*t-ʃ*]. En prévédique, la phase fricative de ce groupe acquiert le trait d'aspiration généralisé à cette époque à toutes les sibilantes. On regrette dans cet article le manque de référence dans un ouvrage de phonologie générale lorsqu'un terme technique est introduit, comme p.ex. *timing slot* ou *root node*. — H.H. Hock (p. 19-44) traite en détails deux thèmes liés à l'expression du réfléchi, dans la langue du RV, et ultérieurement: la complémentarité de l'adj. poss. *svá-* avec la catégorie verbale du moyen, et la transformation progressive du subst. *tanú-* en pronom réfléchi. L'éventuel sens réfléchi de l'adj. *priyá-* est également traité dans le chapitre sur *tanú-*. Dans un chapitre annexe, H.H. Hock répond aux objections de P. Kiparsky pour qui *ātmán-* ne peut être un pronom réfléchi. — L. Kulikov (p. 45-63) considère les part. *hinvāná-* et *yujāná-*, utilisés transitivement dans certains exemples, intransitivement dans d'autres, comme des formes ambiguës appartenant à deux paradigmes différents: prés. *hinvāte* et statif *hinvé* pour le premier, aor. *āyukta* et aor. pass. *āyojī* pour le second. Dans la foulée, d'autres exemples de formes isolées de part. moyen sont associées à l'une ou l'autre de ces catégories: ainsi appartiendrait p.ex. *srjāná-* à l'aor. passif *āsarjī*, *sunvāná-* au statif *sunvé*. Toujours selon le même principe, *huvāná-* permettrait la reconstruction d'un aor. passif **āhāvi*. L. Kulikov suggère également l'existence d'un part. statif act. pour expliquer le nom. énigmatique *stavān* et des adjectifs comme *jāvant-* "vieux". — V. Bubenik (p. 65-88) choisit comme thème central la corrélation entre la réduction du nombre de cas, qui a eu lieu entre le vieux et le moyen indo-aryen, et l'usage croissant des postpositions. L'intérêt de l'article réside surtout dans les études détaillées sur la morphologie et la syntaxe de nombreuses particules adverbiales. — B. Ogui Bénine (p. 89-119) compare l'usage de deux constructions syntaxiques, l'une incluant un sujet à l'instr. (S/A_{Instr} O_{Acc} V_{non-finite} [Ger. PPP]), l'autre avec un sujet au nom. ou au gén. (S/A_{Nom or Gen} O_{Acc} V_{finite or infinitive}), dans la langue mixte sanskrit-bouddhique. Ses conclusions mettent en évidence, d'une part la préférence pour la construction instrumentale dans les phrases complexes (p. 98), et d'autre part la corrélation avec le degré de transitivité du verbe lorsque celui-ci est à l'abs.: si le verbe est peu transitif le sujet-agent sera plutôt corréférentiel et au nom., s'il est hautement transitif le sujet-agent sera plutôt non-corréférentiel et à un autre cas que le nom., de préférence l'instr. (p. 115). — E. Seldeslachts (p. 121-141) veut démontrer l'importance du "principe de Kölver" (développement phonologique provoqué par la chute d'une voyelle dans un préfixe) pour les recherches lexicologiques en vieil indo-aryen et propose à cet effet trente et une étymologies inédites basées sur ce principe. À vrai dire, aucune de ces étymologies ne semblera particulière-

ment explicative. Certaines rubriques manquent franchement d'objectivité, comme celle sur *carsāni-* pour lequel Seldeslachts rejette le lien avec *kr̥ṣ* et reconstruit <*(a)tyar̥ṣāni- "very active", sans même considérer l'étude très complète de P. Thieme (*Kleine Schriften* I/250) sur ce mot. — H.R. Baghbidi (p. 143-166) présente une liste de mots sanskrits empruntés à différentes langues iraniennes, une autre de mots calqués sur des mots iraniens et une troisième de mots sémantiquement influencés par des mots iraniens. Les points faibles de l'article sont de ne mentionner ni les limites temporelles ni les limites géographiques des attestations de ces mots, ni les références dans la littérature secondaire concernant leurs étymologies. — G.-J. Pinault (p. 167-196) confronte quatre des formes indo-iraniennes isolées répertoriées par A. Lubotsky dans "The Indo-Iranian Substratum" (dans Christian Carpelan et al., *Early Contacts between Uralic and Indo-European. Linguistic and Archaeological Considerations*, Helsinki 2001, p. 301-317), "*ist(i)-" (p. 171), "*athr̥" (p. 171), "*carwa-" (p. 179), et "*an̥cu-" (p. 184), et deux mots védiques, *āni-* (p. 175) et *pañi-* (p. 181), avec des mots tochariens de formes similaires, eux-aussi sans équivalence dans d'autres langues indo-européennes, et donc susceptibles d'après lui d'avoir été anciennement empruntés à une langue de la région de l'Oxus. Les discussions portent principalement sur les liens sémantiques entre les attestations indiennes, iraniennes et tochariennes et les sens originels des mots empruntés. D'après l'une d'elles ved. *aṃśú-*, av. *qsu-* et toch. commun "*aṃcūwāen-" (p. 186) proviendraient d'un mot désignant la plante du Soma selon la couleur rouille de l'intérieur de sa fibre. Peu de choses sont dites dans l'article pour expliquer comment tochariens et indo-iraniens ont pu chacun pour soi et à des époques peut-être différentes, emprunter à la langue du BMAC les mêmes mots, et de surcroît avec des formes et des sens similaires. — H. Scharfe (p. 197-253), dont tout l'article parle des influences dravidiennes sur les langues indo-aryennes, tente d'abord de démontrer que l'abs. indo-aryen a petit à petit acquis des caractéristiques syntaxiques dravidiennes, à savoir la position du complément après le verbe et la possibilité d'enchaîner plusieurs abs. dans une même phrase. On regrettera dans ce chapitre le trop peu d'exemples dravidiens. Après cela viennent quatre chapitres qui traitent de la typologie des composés nominaux, respectivement en védique, tamil, prakrit et sanskrit classique. Le matériel est abondant mais il n'y a pas vraiment de comparaison d'une langue à l'autre, et la thèse selon laquelle la taille des composés augmente en prakrit et en sanskrit classique sous l'influence du tamil reste intuitive. Ensuite, pour expliquer que l'influence des langues dravidiennes sur les indo-aryennes s'est prolongée longtemps après la période védique, H. Scharfe présente des arguments pour prouver que la côte ouest de l'Inde constituait un autre point de contact ancien entre les deux familles linguistiques. L'article se termine par des remarques concernant l'ancienneté des premiers documents en langue dravidienne. — J.S. Sheldon (p. 255-272) compare le texte avestique *Hom Yašt* avec sa traduction pahlavique et la traduction sanskrite de Neriosangh, elle-même basée principalement sur celle en pahlavi. Onze exemples de discordances entre le texte originel et la traduction sanskrite sont analysés sur le plan sémantique. D'après J.S. Sheldon la traduction sanskrite est proche de l'original avestique, et relativement indépendante de la traduction pahlavique. Elle peut contenir des indices importants pour aider à résoudre des problèmes d'interprétation du texte originel, comme des problèmes de lecture. — A. Glass (p. 273-303) anticipe les problèmes qu'impliquerait la rédaction d'un dictionnaire de *gāndhārī*. Parmi ses suggestions on retiendra celle d'inclure dans un tel dictionnaire tous les mots provenant de documents en écriture Kharoṣṭhī. — Enfin G. Huet (p. 305-323) présente un logiciel capable de fournir pour chaque phrase sanskrite toutes les segmentations possibles en fonction des règles sandhi et de les étiqueter en indexant un dictionnaire hypertexte sanskrit – français.

Dans l'ensemble, on regrette que plus d'un tiers du volume (133 sur 324 p.) soit pris par des articles (de V. Bubenik, E. Seldeslachts, H. Scharfe et A. Glass) principalement constitués de réflexions personnelles des auteurs sur des thèmes parfois trop généraux. En contrepartie, six autres articles (de M. Kobayashi, H.H. Hock, L. Kulikov, B. Ogui-bénine, H.R. Baghbidi et J.S. Sheldon) rendent compte d'études sur des sujets délimités, mais certains d'entre eux ne le font pas de façon suffisamment explicite (cf. ci-dessus les critiques concernant les articles de M. Kobayashi et H.R. Baghbidi). Enfin, deux articles, de G.-J. Pinault et G. Huet, s'adressent avant tout à des lecteurs initiés aux domaines spécifiques dont ils font l'objet, en l'occurrence le substrat indo-iranien et la linguistique computationnelle.

François Heenen

FRANÇOIS HEENEN

Le désidératif en védique. [Leiden Studies in Indo-European 8]. Amsterdam – New York: Rodopi, 2006. (10 +) 267p. € 58.- (ISBN 978-90-420-2091-7).

The work under review supplies yet another piece of the ever more complete picture of the Vedic verb drawn in monographic studies dedicated to individual verbal categories, a genre by now well known especially due to the work of the “Erlangen school”.

It consists of the following parts. A fairly long group of four analytic chapters (I. “Introduction” [p. 1-3], II. “Aperçu général de la catégorie” [p. 4-22], III. “La formation des thèmes désidératifs secondaires” [p. 23-35], IV. “La fonction du désidératif” [p. 36-73]) precedes the main chapter, V. “Monographie” (p. 74-247), and the work is concluded by two lists of abbreviations, a bibliography and an index of text passages cited and discussed, mainly in chapter V.

This book presents a painstakingly assembled and important collection of data that is remarkable in its coverage of a corpus extending from the Saṃhitās all the way down to the Śrautasūtras. However, despite the valiance of Heenen’s attempt to be exact and complete both from the linguistic and the philological point of view, his work has left me rather unsatisfied.

It seems to me that its linguistic argumentation makes unnecessarily sparing use of secondary literature, and could itself be rather less terse. Thus paragraph IV.6.2, for instance, which concludes that “[i]l est donc possible de déterminer pour le suffixe *-sa-* du dés. une origine commune à celui du subj. aor.” (p. 72), does so after juxtaposing merely one example of each category. It is moreover simply asserted on p. 68 that “la valeur fondamentale généralement attribuée au redoublement verbal ... est d’exprimer un aspect répétitif de l’action de base”. None of the extensive secondary literature concerning verbal reduplication cross-linguistically is referred to here, not even the pertinent paper by L. Kulikov (2005), although it is included in Heenen’s bibliography. Kulikov’s contribution makes clear that the ostensible iconicity of desiderative reduplication cannot be taken for granted.

On the philological side, one notices a number of shortcomings. Thus the fact that “en vérité” is chosen as the default rendering of the particle *vāi* that is such a remarkable feature of sentence construction in Brāhmaṇa-prose, having attracted quite a bit of attention in Vedic studies (see now, e.g., the very fine-tuned index entry in K. Amano, *Maitrāyaṇī Saṃhitā I-II*. Bremen 2009, p. 649f.), and whose function is in this way certainly not well-represented. Heenen (H.) does not explain on p. 39 which “commentateurs indiens” are intended when he refers to their analysis of the desiderative (the reference

to “les grammairiens indiens” on p. 40 is equally unspecific). He speaks of *kaṇḍikās* of the Vādhūlaśrautasūtra (p. 38), whereas this text knows no division of that name. He cites a Maitrāyaṇīsaṃhitā passage from Schroeder’s edition but fails to notice that an evident emendation proposed by Caland underlies the same scholar’s translation that is quoted (p. 65, MS 3.8.1: 92.13-14: emend with Caland *nāiva +me +kās can°* for *nāvām ékaś can°*, see M. Mittwede, *Textkritische Bemerkungen zur Maitrāyaṇī Saṃhitā*, Stuttgart 1986, p. 129).

There is something more seriously wrong, to my taste, about the zest for numerical completeness that emerges from every page of the “monographic” chapter V of this work; see, e.g., the seemingly interminable list of textual attestations of the forms of *īkṣ* on p. 82-88, including at least one ghost form (*avekṣaye*, see below). Given the insufficient reliability of most available editions of Vedic texts, and especially the present incomplete status and very slow progress of projects towards critical editions of some of the most important Vedic texts (the Paippalādasamhitā [PS] and the Jaiminīyabrāhmaṇa; *pāce* H., p. 3), it does not seem very useful to strive for this sort of completeness, and all the less so if such an attempt is undertaken without sufficient attention to well-established facts of Vedic philology.

I will support my evaluation of this aspect of the work by taking as a starting point the mere five passages from the PS that are included in the index on p. 265. Of the five verb forms in question, no less than three (*dhītsāmi*, *jigīṣati*, *sisikṣā*) are ghost forms. All three ostensibly occur in books that were not available in critical edition at the time of H.’s writing, and have been cited on the sole basis of L.C. Barret’s “edited text” of the Kashmir ms. How is it possible, I asked myself, 71 years after P. Thieme’s much quoted declaration that this basis is “almost useless for philological purposes” (*Pāṇini and the Veda*, Allahabad 1935, p. 66), that a grammarian still falls into this philological trap? When citing any passage from those parts of the text that have not yet appeared in the edition being undertaken by D. Bhattacharya, based on more reliable manuscripts from Orissa (published thus far are books 1-15 [1997] and 16 [2008]), it is those Orissa manuscripts themselves that must be consulted. Starting with the three mentioned ghost forms, I will now succinctly discuss a number of *addenda* from and *corrigenda* concerning the PS:

- 16.50.7d does not in Bhattacharya’s 2008 edition contain the sequence *apa dhītsāmi*, but in its place reads *apa tat suvāmi*. Instead of the sequence *yatra jigīṣati* at 16.102.5b, that same edition reads *yatra ca gacchati*. Barret is responsible for creating the two ghost forms by emendation from the actual readings found in the Kashmir ms., which in both cases are clearly corrupt representations of the Orissa readings adopted by Bhattacharya.
- On p. 242, under the lemma *?sisikṣ*, reference is made to a stanza 20.49.7, to be renumbered as 20.53.7 according to the probably more reliable numbering of the Orissa transmission, whose critical edition with use of Orissa mss. is *yad varco dyāvāpṛthivyor atho yad āñjana tvayi | tena sucakṣā varcasi ahaṃ bhūyāsam āñjana ||*. H.’s attempt at reconstruction “au détriment de la forme dés.” in this passage (and hence of the lemma) must be removed, as must be the entire contents of this paragraph, but the lemma itself must be retained and stripped of its question mark, because a clear form is attested at 1.44.3: *yat tālavye dati saṃsisikṣe viṣaṃ tvam | trayas tudā rujanāsi babhruvo nakulas tvat ||*.
- A non-existent form *ava+īkṣaye* (H.’s error for *ava+īkṣaye*) is quoted for 20.53.8 (p. 87). The properly constituted text of the formula, to be renumbered 20.57.11, is *sūryasya tvā cakṣuṣā pratīkṣe adabdhena tvā cakṣuṣāvekṣe*, without any form *īkṣaye*.

- The participial form *dhitsantas*, a hapax legomenon at 6.10.3, is omitted under the lemma *dhits* (p. 176f.).
- A lemma *jihṛkṣ* must be added to the catalogue of desiderative roots. Cf. 19.55.2ab (not found in the Kashmir ms.): *yo mā vadantaṃ hṛdayena vācā vācā śrotreṇa manasā jihṛkṣāt* |. We have here a des. form “doing the office of an expected (but not yet existing) causative form” (A. Griffiths, *The Paippalādasamhitā Kāṇḍas 6 & 7*. Groningen 2009, p. 338), a phenomenon mentioned in passing by H. (p. 20: “sens factitifs”) that would perhaps have merited more of the author’s attention.

I do not suppose that the above criticism and new/improved data invalidate the method adopted by Heenen, but the mentioned points might give rise to a pause of reflection. They certainly demonstrate that the PS is a mine of relevant data and also that, as long as its edition is incomplete, it is one that requires special attention when being harvested for grammatical data. At the risk of appearing complacent, I would like to applaud here G.-J. Pinault’s recent statement of priorities in Vedic studies with special reference to this text: “On peut s’étonner que les efforts d’une majorité des védicants patentés ne soient pas concentrés sur l’établissement et l’interprétation de ce texte, plutôt que sur des questions finalement oiseuses” (*BEI* 24-25 [2006-2007] 376). In doing so, I do not mean to assert that those scholars who do not feel inclined to heed Pinault’s call should refrain from undertaking further studies of individual categories of the Vedic grammatical system, let alone that such studies are necessarily idle (*oiseux*), but to underline that the time is not yet ripe for the kind of comprehensive study that H. has undertaken. Aiming to catalogue with any degree of completeness across Vedic literature the attested evidence for a given grammatical category is simply not yet possible. The evident way to go is to follow several existing examples of this kind of study in either limiting the corpus (i.a. S.W. Jamison, *Function and Form in the -āya-Formations of the Rig Veda and Atharva Veda*. Göttingen 1983), or eschewing any claim of completeness and focusing on the trends that the currently available data allow to be discerned (i.a. J. Narten, *Die sigmatischen Aoriste im Veda*. Wiesbaden 1964). In either case, such studies ought to be undertaken with greater sensitivity to the philological facts than is demonstrated in the work under review.

Arlo Griffiths

HARRY FALK – WALTER SLAJE (ED.)

Oskar von Hinüber: *Kleine Schriften*. Teil I-II. Herausgegeben von H.F. und W.S. [Veröffentlichungen der Helmuth von Glasenapp-Stiftung 47]. Wiesbaden: Harrassowitz Verlag, 2009. LIV + 1165p. € 178.- (ISBN 978-3-447-05850-6).

Few scholars have contributed as much to the understanding of Middle Indic language and the Buddhist materials preserved therein (especially concerning, but not at all limited to, monastic codes) as has Oskar von Hinüber. If that were all that he has accomplished, it would be enough to merit the reprinting of selected works in such a distinguished series as the Glasenapp-Stiftung. But of course, his oeuvre is very much broader, encompassing significant studies on inscriptions, manuscript studies, political and cultural history, lexicography and more.

The contributions reproduced in the two volumes under review (1097 pages, plus 54 pages of forematter, including a complete bibliography through 2008 [for an addendum, see the Editorial in *Indo-Iranian Journal* 52 (2009) 99-100] and 67 pages of indices) present a great many of his most important non-monographic contributions. The editors

have arranged these into seven sections on Buddhist literature, transmission history, linguistics (Sprachwissenschaft, but perhaps better called philology), Gilgit, cultural history, varia, and reviews, itself further broken down into sections on literature, linguistics (see above), lexicography, epigraphy, history and cultural history, and Khotanese (Sakisch). Needless to say, the assignment of many of the pieces to one or another section might be argued, since few papers restrict themselves narrowly, but unless they chose to offer no organization at all, the editors had no option but to be somewhat arbitrary in this respect.

The appended indices are extremely important for any reader who wishes to use the volumes in any way other than to simply read through them (although this would provide an excellent education in itself). Here are provided listings of terms in Sanskrit, Pali (sic!), Epigraphical variants of Pāli (sic!) in inscriptions, Middle Indic (unspecified, Ardhamāgadhī, Gāndhārī, Māgadhī, Māhārāṣṭrī, Pāśācī, Prakrit), New Indian (unspecified, Hindi, Marathi), and various languages (Buruschaski, with a mark of interrogation, Khmer, Middle Indoaryan [the distinction from unspecified Middle Indic however escapes me], Parthian, Paśai, Khotanese, Sogdian, Thai, Tibetan, and a short list of place names). Then follows a list of passages referred to from canonical and extra-canonical Pāli, Prakrit (with surprisingly few Jaina sources) and Sanskrit sources (mixing Buddhist and non-Buddhist sources, but listing manuscripts separately, these limited to the Bower Manuscript [once], Gilgit manuscripts, and the materials from the *Sanskrit-Handschriften aus den Turfanfunden*). Then follows a subject index (which is a bit of a hodgepodge and not, to me, always predictable: would any reader really look in an index for “Dardische Liquidenmetathese”?), listings of authors cited, texts cited, and finally personal names and titles.

Leaving aside the book reviews, the volumes comprise 28 pieces in German, 39 in English, and two in French. Of the 22 separate publications listed in the bibliography, 15 are in German, 6 in English and one in French. It is understandable, yet nevertheless a pity, that von Hinüber’s Habilitationsschrift *Das Saṅghāṭasūtra* (Mainz 1973) is not reproduced. It is clear, however, that so much new material on this text has appeared in the intervening years that the logic of reproducing this study may not be compelling. Moreover, in G. Canevascini’s 1993 *The Khotanese Saṅghāṭasūtra* (Wiesbaden) one has access to a critical edition of the Khotanese text along with von Hinüber’s edition of the Sanskrit, adding another argument against reprinting the earlier work. A new edition based on now available materials in Sanskrit would be most welcome.

Short of engaging von Hinüber’s heroic scholarly output, impossible in the allotted space, a reviewer of such a collection is at something of a loss. The following critical comments, therefore, are limited to the production of the volumes themselves, and not directed at their content.

Several papers are accompanied by plates. It is true that some photos may originally often have been of less than excellent quality, but the reproduction has sometimes had unfortunate results. Failure to pay close attention to the scans has created a moiré pattern on p. 103-105, such that especially the final plate is now useless. The plates on p. 655-658 are also very difficult to see, and while the subject is visible, the moiré on p. 809-810 is very annoying. On the other hand, the plates on p. 796-799 are fine. In all, it would have been much appreciated had it been possible to reproduce the plates anew from original photographs.

The articles themselves are very clearly reproduced. However, one misses any notation of errata. The misprints I have noticed are essentially trivial, but the volumes certainly would have provided the opportunity for the inclusion of corrections. On p. 115-116 the

editors have failed to notice that they have actually cut off the left-hand portion of the page in their scan, losing text in the process. Professor von Hinüber has brought to my attention that a portion of a sentence beginning a new paragraph was omitted in the original publication of his “Origin and Varieties of Buddhist Sanskrit” at the bottom of its p. 349 (here p. 562) which should read: “The dramas thus mirror the well known linguistic situation that Buddhists adhering to different schools speak different languages such,” the sentence continuing as printed on the next page: “as Māgadhī and Sanskrit in this particular case.”

Finally, it would have been generous, and easy, for the editors to correlate the table of contents of reproduced articles (Verzeichnis der hier nachgedruckten Schriften) with the complete bibliography (Vollständiges Schriftenverzeichnis) in an easy-to-use fashion. As it is, the former lacks item numbers, while the latter is sequentially numbered by section (22 independent works, 112 articles, 415 reviews, 27 contributions to collected and reference works, 17 edited volumes, 33 miscellany, two electronic sources [one a digital version of the aforementioned *Samghāṭasūtra* on the GREITIL site], and three appreciations of von Hinüber by others). Reproduced items are followed by the notation “= hier, 000,” that is by the page numbers upon which the material appears, but this is largely hidden amidst the other data. It would have been simple to, for instance, print the item numbers of the relevant entries herein reprinted in bold, to make them easily identifiable. It may be helpful, therefore, to list the reproduced items so as to make clear to readers what they must search for elsewhere: II (Aufsätze): 4 [add: “= hier, 1-31”], 7, 9-10, 12, 15, 18, 20, 28, 30-33, 36-39, 41, 43, 47-50, 52-55, 57, 60-64, 67-69, 71a, 72, 74, 76, 78-90, 92, 94-106 [add “hier,” to 102], 109 [reproduced as a book review]; III (Besprechungen und Anzeigen): 2, 24-25, 33, 40, 44, 47-48, 65, 95-96, 113, 116, 125, 131-132, 154, 158, 168, 170, 180 [add: “= hier, 1009-1010”], 224, 226, 239, 263-264, 267, 275, 303, 308-309, 313, 315, 334-336 [add: “= hier, 931-933” to 334], 343, 346 [add: “= hier, 1034-1037”], 349, 353-354, 358, 360, 366-367, 378, 381, 384, 391-392, 395-396, 403; VI (Berichte etc.) 15-16.

Jonathan Silk

MARGARET CONE

A Dictionary of Pāli. Part II: *g-n*. Bristol: The Pali Text Society, 2010. (5 +) 653p. £ 40.- (ISBN 978-0-86013-487-9).

Given that the volumes of the *Critical Pali Dictionary* (*CPD*) took decades to appear (vol. I [*a*] 1924-48; vol. II [*ā-o*] 1960-90; final vol. III [*k – kāretu-kāma*] 1992-2011), the present reviewer of Cone’s first part of the *Dictionary of Pāli* (*DP*) did not expect to see *DP* II in his lifetime (review of *DP* I in *WZKS* 47 [2003] 220-222). This explains the pleasant surprise to have it in hand, for it raises the hope that a modern comprehensive lexicon of the Tipiṭaka and its (sub)commentaries, updating T.W. Rhys Davids’ and W. Stede’s 1923 *Pali-English Dictionary* (*PED*), may soon be available.

In the above-mentioned *WZKS* review, which the Publisher sent Dr. Cone, three wishes were expressed, viz., that hyphens be used in nominal compounds; that the odd abbreviation “fpp” would be replaced by the usual “gerv.” (as in *PED* and *CPD*), and that more secondary literature would be mentioned. *DP* II has no Preface where these wishes, which were not taken account of, could have been discussed or responded to.

It is particularly regretful that reference to more secondary literature was not included because *DP* II has seven empty pages at the end. Perhaps it is the price to be paid for the quick appearance of the *DP* volumes. Frequent checking of the oriental editions for

difficult words (e.g., *gaja-kumbha*) of course also takes time. The consequence is, however, that even canonical words such as *ganḍa* “honeycomb” in Thī 54 are overlooked (see K.R. Norman, *The Elders’ Verses* II. Oxford 1971, p. 73).

Another case may be *gandhati* “to destroy” for which *DP* only states the wrong reading in E° at Nett 116,10ff., when instead of the corrupt (*senam*) *gacchāmi* in Sn 443 one would read *gandhāmi*. Of this verb Pali seems to have otherwise only the adjectives *kula-gandhana* “ruining the family” and fem. *kula-gandhinī* “id.”, and at Sn 443 K.R. Norman (*The Group of Discourses* II. Oxford 1992, p. 230) wants to read *bhañjāmi*. See for the verb *gandh* R.L. Turner, *A Comparative Dictionary of the Indo-Aryan Languages*. London 1966, p. 215a (4016), L. Alsdorf, *Kleine Schriften*. Stuttgart 2001, p. 179-182, and Ch.H. Werba, *Verba IndoArica I*. Vienna 1997, p. 345f.

The reviewer had also advised the use of K.N. Dave’s *Birds in Sanskrit Literature* (Delhi 1985) a revised edition of which appeared 2005, where on p. 40 “the kind of bird” in DP for *godhaka* in the Vessantarajātaka is specified as “Tree-creeper”.

For *ganikā* P. Thieme, *Kleine Schriften*. Stuttgart 1984, I/299, and D. Chanana, *Journal of the Oriental Institute Baroda* 7 (1957-1958) 306ff. may be cited; for the rare *giñjaka* “tile” A.K. Coomaraswamy, *Eastern Art* 3 (1931) 139; for *godhā* “lizard” H. Lüders, *Kleine Schriften*. Wiesbaden 1973, p. 490f.; for *go-hanu* L. Alsdorf, op. cit., p. 302ff.; for *cittasainā* A.K. Coomaraswamy, op. cit., p. 218; for *ceṭiya* B.C. Law in *Studia Indo-iranica*, ed. W. Wüst. Leipzig 1931, p. 42-48; for *tapanī* “pot, saucepan” at Ja V 201,23* W. Rau, *Töpferei und Tongeschirr im vedischen Indien*. Wiesbaden 1972, p. 23, n. 7; for *tuvaṭṭati* (cf. Skt. *ativartate*) K.R. Norman in *Acta Orientalia* 62 (2001) 257-259, and H. Tieten in *Asiatische Studien* 55 (2001) 415-421. At *nel’-aṅga*, Ja VI 252,22* (see W. Rau, *Zur vedischen Altertumskunde*. Wiesbaden 1983, p. 22f.) is to be added.

The Indian languages abound in nominal compounds, and one has to make a selection for a dictionary. Still, the present reviewer would have added, e.g., *ghara-vilopa* “destruction of a house” at Ja V 357,2, *cīvara-vikappana* “allotment of robes” at Vjb 486,25, *cuti-kkhana* “moment of death” at Sv 430,23 et al. (one sometimes has the impression that Sv has not been excerpted very well), *chatta-hattha* “with a parasol in hand” at Dhpa III 212,13, *jvita-vutti* “livelihood” at Dhpa III 206,24, *takkāsīncana* “dripping with buttermilk” at Vjb 429,9, or *daka-sātaka* “bathing-cloth” in the Sihalavatthuppakaraṇa (ed. Colombo 1959), p. 9,4* (a text not excerpted for *DP*).

It is sometimes possible to be of a different opinion regarding the translation. Thus for *go-pphala* “with milk as fruit”, said of a tree in *DP*, the reviewer would prefer “the fruits of which contain milk” (cf. Skt. *rasa-phala*) as with the coconut palm.

Fortunately, *DP* II could, like its predecessor, again do away with some of the etymological uncertainties in *PED* such as that of *gaddūhana*.

Willem B. Bollée

JAMES BENSON (ED. & TR.)

Mahādeva Vedāntin: Mīmāṃsānyāyasaṅgraha. A Compendium of the Principles of Mīmāṃsā. [*Ethno-Indology* 5]. Wiesbaden: Harrassowitz Verlag, 2010. 905p. € 148.- (ISBN 978-3-447-05722-6).

It is delightful and reassuring that ambitious enterprises are still undertaken today: James Benson’s book is a masterpiece of contemporary Indological studies. Benson located, collated and edited manuscripts of a previously unpublished work, repeatedly

comparing the constituted text with its sources, and then translated and annotated the new edition. The volume contains a short Introduction (p. 11-50), the critical edition of the text (p. 51-324) and its English translation (p. 325-796). It is rounded off with a useful summary of the topics dealt with in the Sanskrit text (p. 797-834), a list of quotations found in it (p. 835-856), several indexes (of names and subjects, of texts and individuals explicitly referred to in the *Mīmāṃsānyāyasaṅgraha*, of modern authorities, of glosses in the text; p. 857-899) and a bibliography (p. 891-905).

The *Mīmāṃsānyāyasaṅgraha* (henceforth MNS) is a rich compendium of *Mīmāṃsā* topics, organised in thematic units and following the lines of the *Mīmāṃsāsūtra* (henceforth MS) as regards the topic sequence. Like the MS and much of the post-classical *Mīmāṃsā* literature, it focuses primarily on ritual matters, often dealing with minute technicalities. What distinguishes it from a ritual manual is its locating of ritual matters within a larger framework, such as that of action and injunction and their linguistic depiction (as *bhāvanā* and *vidhi*). Moreover, it emphasises a general approach that highlights the structure of the rituals rather than just their details.

Already in 1929, F. Edgerton edited and translated Āpadeva's *Mīmāṃsānyāyaparakāśa* (New Haven 1929), another *Mīmāṃsā* work focusing on ritual. Benson praises Edgerton's edition and translation as "by far the best Introduction to *Mīmāṃsā* yet published" (p. 23), implicitly in accord with Edgerton's preference for presenting to the readership an introductory manual, which is more valuable for its explanatory value than for its originality. The fact that many decades have elapsed since Edgerton's edition and translation makes Benson's book even more precious, since within it are incorporated eighty years of further scholarly achievements. In fact, long after Edgerton, F.X. Clooney's pioneering *Thinking Ritually* (Vienna 1990) paved the way for further studies on the ritual aspects of the *Mīmāṃsā*; more recently Lawrence McCrea has dedicated several significant essays to the late *Mīmāṃsā* which focus primarily on its organisation of the ritual (see, e.g., "The Hierarchical Organization of Language", 2000; "Novelty of Form and Novelty of Substance in 17th c. *Mīmāṃsā*", 2002; "Playing with the System", 2008; all published in the *Journal of Indian Philosophy*). However, since Clooney deliberately chose to take into account only the MS, and since McCrea did not offer any translations of Sanskrit texts in his essays, the present volume bridges an important gap and provides Sanskrit scholars with substantial evidence of *Mīmāṃsā* intellectual debates in the late seventeenth century.

The chief purpose of the book consists in offering a detailed introduction to many *Mīmāṃsā* topics, not in translating or presenting a unique masterwork of Indian philosophy to the public. The author of the MNS, known under several versions of the name "Mahādeva Vedāntin", is not renowned among Sanskrit scholars, possibly because he was a late author (probably active only towards the end of the seventeenth c.). He was a polygraph who summarised in introductory works previous grammatical, lexographic, Advaita Vedāntic and Sāṅkhya texts. His not being an original writer is thus not an accident: Mahādeva Vedāntin belongs to the group of scholars (Āpadeva is also included) who, starting in the post-classical time (*terminus post quem*: thirteenth c.), re-designed the content of Indian *śāstras*, rethinking, systematising and preparing it for the next generations (even our own has been deeply influenced by categories engendered by post-classical Indian doxography, such as that of the *darśanas*). In this perspective, the Introduction presents many interesting points, since Benson devotes a relatively large amount of space (p. 18-23) to the discussion of the derivative nature of the MNS and its relation to its models. In post-classical India, where most writers revered previous authors as unsurpassable authorities and had the feeling that they were "standing on the shoulders of giants" (see S. Pollock's "Introduction" p. 43-49 and the rest of the 30.5

[2002] issue of the *Journal of Indian Philosophy*), innovations in form, rearrangement of topics and additions of comments were often the principal way an author could contribute to his tradition.

Pages 24-27 of the Introduction describe the manuscripts employed for the critical edition. Benson explains the methodology he employed in editing the manuscripts in a concise, yet clear way: no scribal mistakes are recorded just for their own sake, but wherever variant readings are recorded all variants are mentioned (including the obviously faulty ones). The editor's purpose "in including as much of it [= scribal error; E.F.] as I have is to make it easier to identify textual affiliations of any manuscripts which may come to light in the future, and to give readers a fuller picture of the textual tradition on which this edition is formed" (p. 27). Although Benson does not mention it, the recent date of the MNS makes it possible for a critical edition to aim at the reconstruction of the text of the author himself, rather than of a certain layer of its tradition. Hence, the present critical edition aims, most probably, to reconstruct the author's text through primary and secondary witnesses and to offer a wide documentation of the manuscript tradition.

The critically edited text appears very reliable. The variant readings are listed in a purely positive apparatus (with no Σ or the like) where any additional information is neatly explained in concise English. In addition to the manuscript variants, the editor also notes (alas, in the same apparatus) Mahādeva Vedāntin's sources, and he extensively reproduces the passages that Mahādeva Vedāntin embedded in his text without quoting them literally. For a second edition I would dare to suggest that a better way should be found to make textual references clear, e.g., through references to line numbers instead of to footnote numbers, which are often hardly traceable within the tight text, or by repeating the whole lemma in the footnotes.

Since the Introduction is comparatively short, Benson takes on the burden of helping his readers make their way through the complicated Mīmāṃsā passages in the footnotes to the translation. The footnotes are, indeed, very accurate, and the presence of the Sanskrit text is additionally helpful in cases of doubt. Moreover, on p. 39-47 of his Introduction Benson elaborates closely on some specific passages as instances of how to find a path within the text. He explains there five passages from separate parts of the MNS that all deal with the same topic (a certain grass used in rituals) but do so from different points of view. Benson does not state it explicitly, but one implicitly understands that this is how he thinks the whole MNS could be read by readers interested in one or another of the many topics the MNS mentions. In other words, readers should identify various passages about the same topic and read them side by side. However, for readers who are not already familiar with the intricacies of Mīmāṃsā, the footnotes may be too specific and the general overviews offered in the Introduction (p. 11-16, 27-39 and 47-50) may be seen as too short. More generally, one is inclined to think that Benson tends to overestimate his reader and to expect that s/he will read the whole text and is already familiar with the MS background. In fact, the critical text and the translation lack chapter and section titles, and objections and replies are not indicated by way of markers. A careful reader will not be hindered by this, and the general summary of topics, together with the index of subjects, can serve as an initial orientation tool for newcomers. Indeed, a work as broad as the present one cannot be expected to exhaust all possible closer examinations of specific topics. Hence the present writer hopes that Benson's efforts will be built upon by scholars using his book, which will serve as an irreplaceable work of reference for further investigations into the Mīmāṃsā terminology and world-view.

Elisa Freschi

ZHIHUA YAO

The Buddhist Theory of Self-Cognition. London – New York: Routledge, 2005. xii + 198p. £ 60.- (ISBN 0-415-34-431-X).

Zhihua Yao's *The Buddhist Theory of Self-Cognition* was originally a doctoral dissertation submitted to the University of Boston and then published by Routledge. The book addresses the history of "self-cognition", Yao's translation for the term *svasaṃvedana* and its synonyms, from the formation of the Mahāsāṅghikas up to and including Dignāga (ca. 480-540 CE), the founder of the Buddhist *pramāṇa* tradition who introduced *svasaṃvedana* as a technical term into epistemological discourse; later developments are occasionally drawn upon, but remain on the whole outside the scope of this book. Yao (Y.) presents a straightforward developmental hypothesis and discerns four consecutive stages that neatly correspond to four Buddhist schools: origin (Mahāsāṅghika, p. 6-41), refutation (Sarvāstivāda, p. 42-96), synthesis (Sautrāntika, p. 97-120), and systematisation (Yogācāra, p. 121-155); a subsection of the Yogācāra chapter in which Y. aims to establish that Dignāga advocated *svasaṃvedana* as a fourth type of perception (*pratyakṣa*) was published as an article in the *Journal of Indian Philosophy* 32 (2004) 57-79, before this book appeared (for a critical reaction to this article, cf. Eli Franco in issue 33 [2005] of the same journal, p. 631-633). The main part of the book is followed by a brief conclusion (p. 156-160) which suggests that traditional Buddhist debates about self-cognition might be of interest to modern philosophers insofar as they can be brought to bear on contemporary controversies about theories of "higher-order" consciousness. The book concludes with an appendix with "dates of important authors" (p. 161-164), a bibliography of primary and secondary sources (p. 165-189), and an index (p. 190-198).

Some of the materials that Y. has unearthed show that Ābhidharmikas attempted to clarify whether an instance of awareness (**jñāna*) can be aware of itself as, e.g., impermanent, unsatisfactory, or non-self. As Bareau and de La Vallée Poussin already demonstrated, illustrations and arguments that became common stock in debates about *svasaṃvedana* between Buddhist and Brahmanical philosophers after Dignāga can already be found, e.g., in the **Abhidharmamahāvibhāṣāśāstra*, for instance, that cognition cannot cognize itself just like a sword cannot cut itself. In this area, Y.'s study has the merit of providing a much more detailed documentation for the quite heterogenous arguments for or against self-cognition and can thus serve as a starting-point for further studies.

The exclusively sectarian focus of the study, however, is one of its major shortcomings. In sketching a straight path from Abhidharmic discourse to Dignāga, Y. ignores Dignāga's intense interaction with, and refutation of, the ideas set forth by the Nyāya, Mīmāṃsā and Sāṅkhya schools in his main epistemological work, the *Pramāṇasamuccaya* and *vṛtti*. Tilmann Vetter, by contrast, once briefly suggested that the doctrine of *svasaṃvedana* had originally been introduced to refute the view that passion and the like are qualities of the *ātman* (*Erkenntnisprobleme bei Dharmakīrti*. Vienna 1964, p. 76). This may or may not be the case, but to exclude from consideration the non-Buddhist environment with which Buddhists critically and polemically engaged is, for the *pramāṇa* tradition, an odd choice. Even within the sectarian framework that Y. develops, his presentation is overly simplistic. It has long been known that the Buddhist logico-epistemological tradition aligned itself with tenets that are typical for the Sautrāntika/Dārṣṭāntika and the Yogācāra/Vijñānavāda systems; in fact, the doctrine of *svasaṃvedana* is one of those areas that, in interesting ways, cuts across these boundaries. On this background it is rather bizarre that Y. presents Dignāga and Dharmakīrti exclusively as Yogācāras. It is thus difficult to resist the impression that a complex historical reality was here made to

conform to a simplistic developmental hypothesis, one that presents the Buddhist history of ideas as an almost mechanistic and teleological unfolding of “systems” – and where the possibility that individual Buddhist thinkers have their own and possibly not exclusively exegetical reasons for appropriating the resources that their tradition provides is a priori precluded.

These and other shortcomings can be attributed to a lack of methodological awareness, reflection and sophistication. Y. makes no attempt to come up with a working concept of “self-cognition”, or with a typology of possibly different senses of how the mind, or instances of mental states, can cognize themselves, or be aware of themselves. He remains unabashedly literalist and impressionistic in working through his sources. Whenever he comes across *svasaṃvedana* or some other word or phrase in a text that expresses that a certain *jñāna* is aware of itself or its nature, Y. concludes that it is relevant to the development of the theory of “self-cognition”. Such an approach that fails to distinguish between the possibly coincidental use of identical words and the more narrowly significant elaboration of technical concepts offers little chance to distinguish the essential from the inessential. The resulting vagueness about relations between ideas is coupled with a near absence of argumentation to support individual interpretations. These shortcomings are hard to reconcile with the study’s overall accusatory tone towards earlier scholars, who, according to Y., were on the whole busy ignoring, overlooking and misunderstanding just about everything.

Consequently, even though the topic of the study is in need of further research and even though Y. has brought to light interesting materials, his monograph is methodologically flawed to such an alarming extent that its publication by a major academic publisher, and at no small cost, is nothing short of astonishing and raises questions about the adequacy of the review process that must have preceded its publication.

Birgit Kellner

HEIDRUN BRÜCKNER – GABRIELE ZELLER (ED.)

Briefe zum Petersburger Wörterbuch 1852-1885. Hrsg. von H.B. und G.Z., bearbeitet von AGNES STACHE-WEISKE. [Veröffentlichungen der Helmuth von Glasenapp-Stiftung 45]. Wiesbaden: Harrassowitz Verlag, 2007. XXI + 870p. € 98.- (ISBN 978-3-447-05641-0).

Ein Konvolut von 484 Briefen Otto Böhlingks an Rudolf Roth, 1993 von Gabriele Zeller in Roths Nachlass in der Universitätsbibliothek Tübingen aufgefunden und nun in diplomatischer Edition vorgelegt – damit gewinnt man erstmals Einblicke in die Intensität des Arbeitsvorgangs, mit dem hundert Jahre vor allen elektronischen Hilfsmitteln, als jeder Korrekturvorschlag per Post die Distanz St. Petersburg – Tübingen zurücklegen musste, ein gigantisches Wörterbuchprojekt bewältigt wurde. Die Ausgabe ist Teil eines größeren Forschungsvorhabens mit dem Ziel, “Böhlingks wissenschaftliches und persönliches Netzwerk im Zusammenhang mit dem Wörterbuch möglichst umfassend zu rekonstruieren, ihn selbst als europäische Gelehrten-gestalt des 19. Jahrhunderts zu würdigen, und schließlich die lexikologisch-theoretischen Grundlagen und Methoden des Petersburger Wörterbuches anhand der Briefquellen zu analysieren” (p. IX-X). Es wird also ein beachtlicher Schritt dahin getan, nicht nur die Biographie eines großen Indologen zu schreiben, so dass hinter dem berühmten Namen die volle Menschengestalt sichtbar wird (bisher fehlt es an solchen Lebensdarstellungen fast gänzlich), sondern auch die wissenschaftliche Landschaft im Detail zu erschließen, in der er wirkte.

Dem Ziel entsprechend wurde besondere Sorgfalt auf die Identifikation der über 300 Personen verwendet, die Böhlingk nach und nach erwähnt (Albrecht Weber erscheint an mehr als 400 Stellen, aber man stößt auch auf Unerwartete wie Puschkin); ihre Namen stehen im Personenregister (p. 857-870), und bei der jeweils ersten Erwähnung findet sich als Fußnote eine gut recherchierte Kurzbiographie. Der Fußnotenapparat erspart auch sonst manches mühsame Nachschlagen; er vervollständigt die im Brieftext meist stark verkürzt erscheinenden Werktitel und liefert Hintergrundinformation, wo sie zum Verständnis nötig ist. Ob es auch nötig war, dem Leser die von Böhlingk ohnehin sparsam gebrauchten französischen und lateinischen Redewendungen zu verdeutschen, ist fraglich, zumal mit den lateinischen bisweilen etwas eigenwillig verfahren wurde; wenn man etwa zu "Parturiunt montes" (p. 192) die Horazstelle exakt angibt, warum nicht auch zu "stans pede in uno" (p. 475; Horaz, Sermones I 4, 10)? In der Übersetzung zu "Naturalia non sunt turpia" – "Was natürlich ist, kann nicht schädlich sein" (p. 596, n. 2) – fehlt verwirrenderweise das "n" von "schändlich". Schließlich wurde in dem einzigen Sanskritsatz, den Böhlingk außerhalb des Wörterbuchmaterials benutzt – *ko manusya-sya śvo veda* "Wer kennt das Morgen des Menschen?" (p. 103) – statt *śvo* ein unverständliches *svo* gesetzt (wohl ein Lesefehler wegen Böhlingks Schreibweise *çvo*) und dann eine falsche Übersetzung (p. 103, n. 6) beigefügt, die man keiner der Herausgeberinnen zutrauen möchte; dabei hätte man das geflügelte Wort (mit eingeschaltetem *hi*) nebst mehreren Stellenangaben im Petersburger Wörterbuch s.v. *śvas* nachlesen können. Eventuell hätte also dem sprachlichen Aspekt der Anmerkungen ein weiterer Korrekturgang nicht geschadet.

Böhlingks meist knappe, hier und da auch reichliche Bemerkungen zu einzelnen Wörterbucheinträgen lassen sich als Kommentar und Zusatzmaterial zum Petersburger Wörterbuch lesen und geben dabei auch realienkundlichen Aufschluss (s. z.B. seine Gründe für die Streichung der – dann doch aufgenommenen – Bedeutung Nr. 5 von *āṅguli*, p. 32). Im Großen und Ganzen bespricht Böhlingk die Lexeme in alphabetischer Reihenfolge, allerdings unterbrochen durch die Nachträge, mit denen er 1867 wieder bei *a* beginnt; hinzu kommen einzelne Vokabeln aus den *Indischen Sprüchen*, über die er sich ab September 1861 ebenfalls brieflich mit Roth beriet. Ein Sanskritwörter-Index wäre also zusätzlich hilfreich gewesen, hätte aber vermutlich den Rahmen gesprengt.

Ohne weiteres kann man die Briefe aber auch als rein menschliche Dokumente lesen; sie belegen eine freundschaftliche Zusammenarbeit zweier Wissenschaftler über Staatsgrenzen und Wechselfälle des Lebens hinweg, die man sich jederzeit zum Vorbild nehmen darf. Ferner kann man mit den Herausgeberinnen (s. p. X) hoffen, dass eines nicht allzu fernen Tages Roths Antwortbriefe auftauchen, um das Bild zu vervollständigen.

Erwin Steinbach

OSKAR VON HINÜBER

Indiens Weg in die Moderne. Geschichte und Kultur im 19. und 20. Jahrhundert. [Indologica Halensis | Geisteskultur Indiens, Texte und Studien 6]. Aachen: Shaker Verlag, 2005. 266p. € 35.80 (ISBN 3-8322-3647-3).

Oskar von Hinüber (H.) bietet in seinem Buch einen Überblick über die neuere indische Geschichte bis ca. 1975. Der Schwerpunkt liegt dabei auf Themen politischer Geschichte. In drei kürzeren Kapiteln thematisiert der Autor auch kulturelle Aspekte des 19. Jahrhunderts. Nach einer prägnanten landeskundlichen Einführung widmet er dem 18. Jahrhundert 25 Seiten (p. 21-45); auf das 19. Jahrhundert geht H. auf über 60 Seiten ein (p. 46-107). Der umfassendste Teil (p. 108-241) behandelt das 20. Jahrhundert. Diesem

Text folgen eine englische Karikatur von Indien aus dem Jahre 1824 sowie das Foto eines Sādhus mit Handy und Zigarette aus dem Jahre 2003. Es schließen sich Reproduktionen zweier historischer Landkarten und einer aktuellen Landkarte Indiens an. Den Abschluss des Buches bilden Listen der Generalgouverneure, Vizekönige und Indienminister Britisch-Indiens und der Premierminister, Präsidenten etc. von Indien und Pakistan, ein Abkürzungsverzeichnis und ein Index. Eine Bibliographie gibt es nicht; dafür finden sich Literaturhinweise im Text.

Der umgangssprachliche Schreibstil des Buches und die nützliche Unterteilung in einen Haupttext und in kleiner gedruckte Exkurse sind geeignet, es zu einem "Backpacker's Companion" für Indienreisende zu machen. Hilfreich sind auch sprachliche Erläuterungen, z.B. dass "Rann" (von Kutch) "Sumpfwildnis" (p. 230) bedeutet. Anekdoten, wie z.B. eine bildhafte Kurzbeschreibung der jahrzehntelangen Entsendung der indischen Buchproduktionen in allen Schriftsprachen an US-amerikanische Universitätsbibliotheken als Gegenleistung für US-amerikanische Nahrungsmittelhilfe (p. 229), machen die Lektüre anregend. H. gelingt es auch, Spannung aufzubauen und Neugierde auf den weiteren Text zu wecken. Beispielsweise endet das Kapitel "Die Innenpolitik unter Nehru" (p. 223-227) mit einem Zitat des damaligen Premierministers Narasimha Rao: "Wie sollten wir fortfahren, wenn er einmal nicht mehr war?" Im nächsten Kapitel beschreibt der Autor, dass Nehru seine Nachfolge dem freien Spiel der Demokratie überlassen wollte, und präsentiert die Wirren von Nehrus Nachfolge (p. 228-232). Bei solch gekonnten Übergängen fällt es schwer, das Buch aus der Hand zu legen.

Diese unterhaltsame Schreibweise kontrastiert mit der äußeren Gestaltung des Buches. Auf dem Umschlagerücken des in schlichten Blautönen gehaltenen Einbandes informiert uns die wissenschaftliche Biographie des Autors neben anderen akribischen Details, dass er im Jahre 1977 (also 28 Jahre vor Erscheinen des Buches!) einen Ruf an die Universität Oslo abgelehnt hat.

Eine solche Akribie habe ich hingegen bei Quellenangaben, Literaturhinweisen und Belegen für Aussagen vermisst. Die historische Landkarte mit indischen Fürstentümern (p. 245) ist ohne Quellennachweis und ohne Angabe einer Jahreszahl abgedruckt. Der Band enthält im Anhang eine Auflistung der Premierminister, Präsidenten etc. von Indien und Pakistan (p. 252-254); es fehlt aber eine Nennung der Premierminister und Militärmachthaber von Bangladesh. Bei den zahlreichen weiterführenden Literaturhinweisen fehlt die Erwähnung hervorragender Forschungsarbeiten bedeutender südasiatischer Historiker(innen), wie u.a. Sugata Bose, Samir Amin, Dipesh Chakrabarty, Partha Chatterjee, Ranajit Guha, Ayesha Jalal, Hasan Mushirul, Gyanendra Pandey, Gyan Prakash, Dhruv Raina, Sumit Sarkar oder Sanjay Subrahmanyam. Dies verwundert umso mehr, als deren Arbeiten inzwischen auch im deutschsprachigen Raum zu Standardwerken indischer Geschichtsschreibung geworden sind. Interessante und weit reichende Behauptungen bleiben oft unbegründet. Die auf p. 61 erwähnte wichtige Aussage, dass die ablehnende Haltung von indischen Muslimen gegenüber dem englischen Erziehungssystem ihnen "auf lange Zeit ganz erhebliche Nachteile brachte", hätte z.B. belegt werden sollen. Insgesamt hätte ein gründlicheres Lektorat dem Buch gut getan – dies nicht nur um die erwähnten Versäumnisse zu verhindern, sondern auch um verstreute Flüchtigkeitsfehler zu korrigieren und überflüssige Textstellen zu streichen, die keinen Beitrag zum Verständnis der Geschichte Indiens liefern, wie z.B. die Erwähnung auf p. 45, dass der Lehrstuhl für Indologie an der Universität Bonn im Jahre 2001 nicht mehr in Form einer ordentlichen Professor nachbesetzt wurde.

Die Wahl des Buchtitels ("Indiens Weg in die Moderne") wirkt wie vom Verlag aufetikettiert; denn weder erklärt H., in welchem Zusammenhang der Titel zum Buch steht,

noch definiert er, was “die Moderne” ist und was ein “Weg” im Rahmen einer historischen Betrachtung beinhaltet. Für inhaltlich problematisch halte ich den darin enthaltenen doppelten Singular. Wird hier der Wunsch ausgedrückt, eine Meistererzählung indischer Geschichte zu konstruieren, die die europäische Entwicklung zum Maßstab nimmt? H. ist allerdings weit davon entfernt, in diesem Band eine durchgängige These oder stringente Argumentationslinie zu präsentieren. Laut seinem Vorwort beinhaltet “Indiens Weg in die Moderne” eine – auf seinen Vorlesungen beruhende – einführende Darstellung historischer Ereignisse in chronologischer Folge, für die die seit 1987 erscheinende *New Cambridge History of India* “den Hintergrund und die Grundlage bildet” (p. 11).

Der Untertitel des Buches sowie Erwähnungen im Vorwort und auf der Umschlagrückseite verweisen auf eine besondere Berücksichtigung indischer Kultur im 19. und 20. Jahrhundert. Wenn man von einem traditionellen Kulturbegriff im Sinne von Hochkultur wie Literatur, Theater, Malerei, Skulptur, Tanz, Musik oder Architektur ausgeht, so beschränken sich diesbezügliche Ausführungen in Bezug auf das 20. Jahrhundert allerdings auf flüchtige Erwähnungen von Rabindranath Tagore und ausführlichere bezüglich der Bautätigkeit europäischer Architekten. Aspekte der inzwischen auch erforschten indischen “Public Culture” werden überhaupt nicht erwähnt. Ebenfalls unthematisiert bleiben die Entwicklungen indischer Universitäten und, ab den 1950iger Jahren, auch der Indian Institutes of Technology (IITs), die Indiens “Weg in die Moderne” entscheidend mitgeprägt haben.

H. geht auch über die eklatanten Unterschiede in den Lebensbedingungen der indischen Bevölkerung hinweg. Die Folge einer solchen Nichtbeachtung sozialer Unterschiede innerhalb der indischen Gesellschaft sind undifferenzierte Aussagen wie: “Durch einen Glücksfall kam eben im Jahre des schlechten Monsuns eine neue Weizensorte auf den Markt, die die ‘grüne Revolution’ einleitete. Sie brachte zugleich den Bauern in den Weizenstaaten Panjab und Hariyana großen wirtschaftlichen Gewinn” (p. 229). Sicherlich gab es Gewinner der “grünen Revolution”; doch die inzwischen umfangreichen Forschungen zum Thema belegen, dass arme Bauern zumeist keine finanziellen Mittel zum Ankauf von Saatgut, Pestiziden und Landmaschinen hatten, sondern durch diese “Modernisierung” oftmals in derart prekäre Situationen kamen, dass sie ihr Land an reiche Bauern bzw. an Konzerne im Agrobusiness abgeben mussten. Auch die Situation von Fabrik- und Wanderarbeiter(inne)n bleibt in diesem Band im Dunkeln. Den Dalits, einschließlich der Leistungen von Ambedkar, widmet der Autor gerade einmal eine halbe Seite. Im Index findet sich ein Eintrag zum Thema “Frauen”, der sich allerdings auf Sanskrit-Literatur von Frauen im 18. Jahrhundert bezieht.

Ebenso wenig arbeitet H. die komplexen Auseinandersetzungen, Verflechtungen und auch Synergien zwischen den vielfältigen vor-kolonialen, den britischen und den diversen post-kolonialen (z.B. US-amerikanischen) Einflüssen in Indien, die Indiens Geschichte prägten und prägen, heraus. Charakteristisch für seine Vogelschauperspektive sind Aussagen wie “Als sich Aḥmad Shāh Durrānī am Ziel sah, ereilte ihn dasselbe Schicksal wie Alexander den Großen in Indien im Jahre 326/5 v. Chr.” (p. 28) bzw. “Die Unabhängigkeit kam nun mit Riesenschritten näher” (p. 181) oder “Seit der Unabhängigkeit Pakistans am 14. August 1947 trennt sich der Verlauf der Geschichte der beiden neuen Staaten, um sich in einer Reihe unglücklicher Konflikte wiederum zu begegnen” (p. 193). Ab und zu steigt der Autor dann doch in Niederungen von Details hinab. Diese sind zumeist amüsante Anekdoten aus den Lebenswelten indischer Privilegierter wie der Einbau einer Geschirrspülmaschine in den von Eckart Muthesius in den 1930iger Jahren erbauten Palast von Yashwant Rao (p. 128) oder das auf p. 50f. beschriebene Schicksal des Dia-

manten Kōh-i-Nūr. Doch auch dies sind Facetten der neueren Geschichte Indiens, selbst wenn sich die Mehrheit der indischen Bevölkerung in den vergangenen 250 Jahren in anderen Lebenswelten bewegte.

Christiane Hartnack

DIPESH CHAKRABARTY

Provincializing Europe. Postcolonial Thought and Historical Difference. With a new preface by the author. Princeton: Princeton University Press, 2008 (Reissue of the 2000 edition). xxvi + 301p. \$ 22.95 (ISBN 978-0-691-13001-9).

“We cannot avoid writing history” schreibt Dipesh Chakrabarty (Ch.) lapidar in einer Nebenbemerkung (p. 96). Und von dieser Prämisse ausgehend beschreibt der Autor nicht nur, worin genau die Aufgabe des Geschichtsschreibers in Zeiten der “modernen Pluralität” (Sudipta Kaviraj) besteht, sondern versucht darüber hinaus, programmatisch und an Hand von konkreten Beispielen aus postkolonialer Sicht darzulegen, wie eine ausgewogenere Betrachtung von Geschichte zukünftig auszusehen hat: “The project of provincializing ‘Europe’ refers to a history that does not yet exist” (p. 42). Die Tatsache, dass der Autor als prominenter “Vertreter” der Subaltern-Studies Historiker ist, mag, wie auch das Leitmotiv der historischen Differenz, das im Titel anklingt, den Schluss nahe legen, dass *Provincializing Europe* (*PE*) vor allem für HistorikerInnen relevant ist. Doch hieße dies, die theoretische Tragweite des Buches von vornherein zu schmälern und seine Vielschichtigkeit der Logik der akademischen Arbeitsteilung unterzuordnen. Wirft man einen kurzen Blick auf die Rezeption von *PE*, so trifft man, jenseits der fachspezifischen Reaktionen, auf so unterschiedliche Autoren wie Amit Chaudhuri, Carola Dietze und Charles Taylor, und geht wohl nicht fehl in der Annahme, dass das weit gefächerte intellektuelle Echo auf *PE* in der Vielstimmigkeit des Buches selbst angelegt ist.

Von seiner thematischen Anlage her, seiner Entstehungsgeschichte und dem intellektuellen Anspruch des Autors gemäß, präsentiert sich *PE* nicht als das Werk eines systematischen Dogmatikers, sondern versucht, die zahlreichen philosophischen, historischen, literarischen und soziologischen Variationen des im Titel angekündigten Grundthemas behutsam und dialogisch auszuloten. In dem persönlich gehaltenen Vorwort zur Neuauflage fasst Ch. die Grundanliegen seines Buches kurz zusammen und unterstreicht mit einem Verweis auf Hans-Georg Gadamer die Bedeutung des eigenen geschichtlichen Ortes: Kritisches Denken ist immer ortsgebunden. Eine Auseinandersetzung mit universalistischem Denken europäischer Provenienz – und als solche ist *PE* zu verstehen – kann also viele Gesichter haben. So notwendig ein universell gültiger Referenzrahmen auch sein mag, und Ch. unterstreicht dies mehrmals mit Nachdruck, so wichtig ist es zugleich, eine “produktive Spannung” herzustellen zwischen ersterem und “particular ways of being in the world” (p. xviii). In diesem Sinne ist auch der programmatische Kern von *PE* zu verstehen, den der Autor in seiner Einleitung näher erklärt: “The Europe I seek to provincialize or to decenter is an imaginary figure that remains deeply embedded in *clichéé* and *shorthand forms* in some everyday habits of thought [...] in South Asia” (p. 3f.). Nicht das historisch rekonstruierbare “Europa” mit seiner langen Ahnengalerie an universell denkenden Köpfen ist also das Objekt von Ch.s Kritik, sondern die spezifisch indische Abbildung davon. Das Denken der europäischen Moderne hat sich in Abgrenzung von anderen Kulturen etabliert und war versucht, seinen anfänglich vorsichtigen Überlegenheitsgestus im Laufe des 19. Jahrhunderts zu festigen. Nicht-Europäer wurden stets am europäischen Maßstab gemessen und in ihrem Abweichen vom vermeintlichen Modellfall Europa stets ein Mangel erblickt. Dass dies auch Konsequenzen

für die Selbstwahrnehmung in Indien hatte und bis heute hat, belegt Ch. am Beispiel von Sumit Sarkar und Ranajit Guha (p. 31ff.). Der Autor unterstreicht, dass der unkritische Import von westlichen Theoriemodellen zu einer Verzerrung der sozialen, historischen und politischen Realitäten in Indien geführt hat, und plädiert dafür, der historisch-kulturellen Differenz indischer Gegebenheiten verstärkt Beachtung zu schenken. Ch. verweist außerdem auf die Asymmetrie, die zwischen westlicher und nicht-westlicher Geschichtsschreibung besteht – “Third-world historians feel the need to refer to works in European history; historians of Europe do not feel any need to reciprocate” (p. 28) –, und kritisiert folgerichtig das “historizistische” Erbe linearer Zeitvorstellungen. Setzt man Europas Geschichte als Maßstab von Geschichte schlechthin, gemäß der Struktur “first in Europe, then elsewhere” (p. 7), reduziert man nicht-westliche Gesellschaften nicht nur auf bloße Erfüllungsgehilfen eines vermeintlich universellen Plans, sondern verweigert ihnen darüber hinaus das Recht, ihre Zukunft als ebenso offen und unvorhersehbar zu begreifen. Ch. argumentiert an dieser Stelle zwar rein theoretisch; doch kann man selbst leicht die Probe aufs Exempel machen, indem man die geschichtsphilosophischen Implikationen der zahlreichen “bereits”, “schon” und “noch nicht” analysiert, die bis heute zum Vokabular des Historikers gehören.

Wie ambivalent europäische Theoriemodelle mit geschichtsphilosophischem Anspruch in Hinblick auf ihre universelle Gültigkeit noch vor ihrer Rezeption in Indien sein können, zeigt Ch. am Beispiel von Karl Marx’ *Kapital*, das im Zentrum des ersten Teils von *PE* steht: “A book such as this one cannot afford to ignore Marx” (p. 47). Der Autor zeigt, dass man das *Kapital* gewiss als Erzählung mit universalhistorischem Anspruch lesen kann; es gelingt ihm jedoch zugleich, den theoretischen Überbau durch detaillierte Lektüre für all jene alternative Geschichten zu öffnen, die sich dem allgemeinen Marxschen Rahmen auf den ersten Blick zu entziehen scheinen. Ch. illustriert dies mit dem Beispiel eines fiktiven Fabrikarbeiters, der in seiner Arbeitszeit sehr wohl den Regeln des Kapitals untersteht, dessen Leben außerhalb der Fabrik jedoch sehr wohl von Göttern, Riten und religiösen Bräuchen bestimmt sein kann. Beide Geschichten gehören notwendig zusammen und nur gemeinsam können sie ein dialektisches Ganzes bieten (p. 66f.). So eurozentrisch der Marxsche geschichtsphilosophische Entwurf also auch sein mag, er selbst bietet bereits Platz für die Wahrnehmung von historischer Differenz und für all das, was trotz oder wegen der Logik des Kapitals weiterhin und jenseits europäischer Lebensvorstellungen Bestand hat.

Dass die Geschichtsschreibung als säkulare Wissenschaft Schwierigkeiten “in handling practices in which gods, spirits, or the supernatural have agency in the world” (p. 72) hat, bleibt ebenfalls nicht unerwähnt. Wie unangebracht es sein kann, spezifische Lebenswelten in universale soziologische Kategorien übersetzen zu wollen, belegt der Autor mit Gyanendra Pandeys Studie über die Weber im kolonialen Uttar Pradesh, die belegt, dass man “work and worship” nicht trennen kann (p. 79). Ch. fordert deshalb, die impliziten Grenzen der modernen Wissenschaft mitzudenken: “It is all the more imperative, therefore, that we read our secular universals in such a way as to keep them open to their own finitude” (p. 90).

Der zweite Teil von *PE* bietet dem Leser ein breites Spektrum an kulturgeschichtlichen Analysen, mit denen Ch. versucht, seinen theoretisch-programmatischen Anspruch konkret zu veranschaulichen. Sie beziehen sich in erster Linie auf hinduistische Reformer und Schriftsteller “who pioneered political and literary (male) modernity in Bengal” (p. 21). Im Kapitel 5 – “Domestic Cruelty and the Birth of the Subject” – analysiert Ch. Frauenbilder in der bengalischen Literatur und versucht, ihre Subjektivität zwischen Tradition und Moderne zu verorten. Dem Verhältnis von individueller nationaler Begeisterung und elitären nationalen Konstrukten geht er im Kapitel 6 nach (“Nation and

Imagination“), um im Kapitel 7 – “*Adda: A History of Sociality*” – dem Unwohlsein in der bengalischen Moderne am Beispiel des “geselligen Plauderns” auf die Spur zu kommen. Mit Kapitel 8 – “Family, Fraternity, and Salaried Labour” – beschließt der Autor den zweiten Teil von *PE*: Es ist mit Abstand das suggestivste Kapitel des historischen Abschnitts, ein essayistisches Meisterwerk, in dem Ch. versucht, die unzähligen Dimensionen der bengalischen Moderne – Familienstruktur, kolonialer Arbeitsraum, Valorisierung der häuslichen Sphäre, Bhakti als modernes politisches Gefühl – im Vergleich zu ihrem europäischen Gegenpart herauszuarbeiten. Es sind dies keine streng historischen Untersuchungen, sondern anregende Skizzen, die nicht den Anspruch haben, ihre weit verästelte Thematik erschöpfend darzustellen, sondern denen es in erster Linie darum geht, der komplexen sozialen, historischen und politischen Problemlage der bengalischen Moderne näher auf die Spur zu kommen. Die programmatische Dimension von *PE* wird gut veranschaulicht und konkret am literarischen, sozialen, politischen oder religiösen Detail fest gemacht.

Zusammenfassend kann man sagen, dass die Grundidee von *PE* – die kritische Infragestellung der methodologischen Gültigkeit und Anwendbarkeit europäischer Kategorien und Theorien in nicht-europäischen Kontexten – sicherlich in der einen oder anderen Form bereits von anderen Autoren behandelt wurde. So mancher Rezensent von *PE* bemühte sich, in Johann Gottfried Herders Geschichtsphilosophie einen prominenten Präzedenzfall zu erblicken (was mir ebenso zutreffend wie problematisch erscheint); allerdings ändert das wenig an der Grundsätzlichkeit und Finesse, mit der Ch. eine entscheidende Problematik aktualisiert, erweitert und erneut in den Mittelpunkt der theoretisch-wissenschaftlichen Aufmerksamkeit stellt. Das prekäre Verhältnis zwischen wissenschaftlichem Diskurs und sozialer Praxis (Roger Chartier) mag zwar schon häufig diskutiert worden sein; doch hat es in neuerer Zeit wohl nur wenige Theoretiker gegeben, die wie Ch. bemüht waren, es interkulturell und im Spannungsfeld von “Tradition” und “Moderne” so eloquent auszuleuchten. Mögen die französische und deutsche Übersetzung (*Provincialiser l'Europe* [Paris 2009] und *Europa als Provinz* [Frankfurt am Main 2010]) von *PE* dazu beitragen, dass Ch.s Vorschläge für ein adäquateres Erfassen der indischen Kultur und Geschichte jenseits tradierter Schemata auch weiterhin auf fruchtbaren Boden fallen. Und sollte man mit dem Autor übereinstimmen, dass “one cannot but problematize ‘India’ at the same time as one dismantles ‘Europe’” (p. 43), öffnet sich dann für den Ethnologen oder Historiker Südasiens nicht tatsächlich ein weites Feld für die Infragestellung so mancher konzeptueller Gewissheit?

Gerald Zachar

PETER BERGER

Füttern, Speisen und Verschlingen. Ritual und Gesellschaft im Hochland von Orissa, Indien. [INDUS, *Ethnologische Südasiens-Studien* 11]. Berlin: Lit Verlag, 2007. 548p. € 39.90 (ISBN 978-3-8258-9789-5).

Considering the rich variety of languages and cultures in the “tribal belt” of Central India, it is striking how sketchy our scholarly knowledge of them still is today. Even more than sixty years after the end of colonial rule, anthropologists continue to rely mainly on the pioneering work of colonial ethnographers, whose accounts, for all their shortcomings, remain important sources of reference. Under these circumstances, one happily acknowledges the valuable and ongoing contributions by the social anthropologist Georg Pfeffer (FU Berlin) and his students in filling this large gap of knowledge through studies based on extensive fieldwork and meticulous social analysis. The present

volume by Peter Berger (B.), his doctoral dissertation, can be seen as part of this larger project: it is a thoroughly researched and comprehensive ethnographic monograph on the Gadaba of Koraput District in southern Orissa, based on twenty-two months of fieldwork in one particular village. In one sense it is a classic village study proving that an aspiring young anthropologist has mastered the craft, but in this case it is more: a serious contribution to the anthropology of food in South Asia.

After an introduction to the area in which the fieldwork was conducted, the author gives an account of present conditions among the Gadaba, who speak Gutob, a Munda language, along with the more common Desiya idiom (closely related to Oriya). He goes on to outline his theoretical focus: the anthropological study of food, food offerings, gifts of food and the ritual value of food. (This focus is reflected in the title of the book, which translates literally as: "Feeding, Eating and Devouring: Ritual and Society in Highland Orissa, India"). The symbolic value of food is, of course, a classical topic, particularly within the anthropology of South Asia, and B. provides a comprehensive overview of the major approaches, from Mary Douglas and Claude Lévi-Strauss to Louis Dumont, McKim Marriott, Charles Malamoud, Jonathan Parry and others (he passes over Francis Zimmermann). The author himself opts for a moderate structuralist approach, regarding food as a symbolic medium for the construction of social solidarity, social distinctions and relations within a complex social order. In particular, the focus is on ritual as a form of practice which mirrors the structural order on various levels. Thus the perspective is largely holistic and synchronic rather than attentive to change (on a historical scale or otherwise).

The book is divided into two parts. The first part (p. 63-208) deals with the social order, with the basic categories which define social groupings, and with the practical reality of these categories. Gadaba society is typically "tribal" inasmuch as it is kinship-based and segmentary, with strong ties to the local territory. Starting with the household as a basic social (and ritual) unit, the author moves on to describe the local sub-lineages (*kutum*), local lineages (*kuda*) and exogamous village clans. These clans have certain totemic features, as they derive from translocal descent groups associated with animals (called *bonso*). The whole of Gadaba society can be seen as a genealogically structured kin group descending from the so-called "Twelve Brothers", who in the mythical past formed a commensal unit, all of whose members shared the pivotal ritual food called *tsoru*. At the same time, however, there are territorial categories which cut across the kin groups – in particular, the village, which includes "latecomers" (i.e., immigrant groups and occupational groups which could be called castes). While for certain purposes the village is a unit (everyone shares the "fruits" of the land), the distinction between the land-owning "earth people" (*matia*) and the latecomers (*upria*) remains an essential structuring principle. What is the most important village-external relationship, however, is the link defined through marriage with affines (*bondu*). The importance of affinity comes out in particularly striking terms in the performance of rituals.

This is the topic of the second and larger part of the book (p. 211-480). A major section deals with the ritual constitution and transformation of the Gadaba individual through the various "rites de passages". After birth, at the time of marriage and after death a complex series of rituals is performed in which the giving and sharing of food plays a crucial role. The author aptly speaks of "alimentary socialisation", since practically all crucial stages of the life cycle are accompanied by ritual commensality, the most important of which occasions is a meal of *tsoru* (rice with head meat). For example, only after the first (symbolic) consumption of *tsoru* during the name-giving ceremony does an individual become not only a full member of the kin group but also fully "human", inasmuch as from then on death implies the right to cremation at the communal cremation

ground. Similarly, the last *tsoru* at a woman's paternal home marks her fading links with the consanguineous group, which then are redefined when she is fed and shares *tsoru* with her new husband, thus becoming a member of his group. At death, finally, the spirits of the deceased (*duma*) are fed *tsoru* by their agnatic relatives for a certain period of time, thus assuring ongoing ties. Basically, the *tsoru* marks the solidarity of the agnatic group, but this can be on different levels: usually it applies to the village level, but in exceptional cases (particularly "bad", i.e., inauspicious, deaths) there can also be a *tsoru* for all Gadaba, including one's affines. This shows the shifting, and highly contextual, significance of food-sharing, which allows for ambivalence and the manipulation of situational meaning.

What emerges most forcefully in this section on the individual in Gadaba culture is the pervasiveness of the all-important distinction between agnatic and affinal kin. This, of course, is a fundamental opposition not only in the tribal society of middle India but also in the Dravidian-speaking south and the Tibeto-Burman speaking north. What the present monograph is intent on showing, though, in all its detail, is the highly complex nature of this distinction in the central region of the subcontinent. This is most evident in the discussion of the *gotr* ritual. This all but emblematic ritual of Gadaba identity, which is celebrated only at special times and involves gifting a large number of buffaloes (among other things) and summoning kin of all major categories from both the home village and surrounding villages, has often been described by outsiders as highly violent, brutal and even barbaric. But for anthropologists it has more the feel of a complex riddle, a huge ritual staging, as it were, of society's self-image, in the classical Durkheimian sense. In this feast, which lasts for several days, the spirits of the dead are first transferred to and then "revived" in the bodies of buffaloes, which are taken away by non-local agnatic relatives back to their villages; there they – and with them the dead – are eaten, and the latter thus expelled for good. But the dramatic climax of the feast is the killing of the so-called *purani* buffalo, which is brought by affines and eventually ripped apart in a state of frenzy. B. interprets this as a form of bride capturing, which is associated with the general reproductive cycle, since the intestines are used to fertilize the earth. This interpretation, though well argued, will not convince everyone (and it remains somewhat unclear what the people themselves say), but as it is based on a very detailed description of ritual activities and relations, the whole account clearly represents an advance in our understanding of the ritual.

One major merit of B.'s study is that a festival like the *gotr* is seen as part of the whole ritual system, that is, the series of life cycle rituals, which "constitute" and in the end "disassemble" the person; the annual rituals of the village (described in chapter IV); and the healing rituals (described in chapter V). The author convincingly shows that food in all these activities does not simply symbolize social relations but actually – and physically – establishes them. And different foods have different functions. As is shown again and again, the all-important *tsoru*-rice generally transforms or at least reconfirms agnatic kin relations, while *kordi*-rice (used in transition rites) facilitates the passage of an individual to a new status. The sharing and giving of food is what keeps the whole social organism going, and whereas the wrong food eaten by the wrong people may lead to catastrophe, the right food eaten by the right people (at the right time and place) heightens their strength and general well-being. Seen against this background, the "obsession" with the qualities of food in the Hindu world is but one variation of this general theme.

The book is thus not only about one tribal culture in Central India; it also sheds light on the majority culture of the whole subcontinent. There is no doubt that this is an Adivasi cultural milieu where blood sacrifice and the consumption of alcohol is the norm.

But the continuities with the surrounding Hindu world should nevertheless not be minimized. Indeed, it is striking that many Hindu concepts and festivals figure in Gadaba culture: such features as *boiro* (Bhairava) or *dosra* (Dasara). Many terms have Sanskritic cognates but these are not always made clear; for example, the term *tsoru* is apparently related to Skt. *caru*, the totemic *bonso* to *vaṃśa*, the *moitr* to *maitra*, or *bondu* to *bandhu*. Of course, these are borrowings from the Indo-Aryan language and do not necessarily imply any wider cultural trappings. But for readers not familiar with the linguistic context, the passing over of etymologies instils a sense of “tribalisation”. This applies not only to technical terms. For example, that the ethnic category “Dombo” is linked with the widespread category of Dom would have been worth mentioning. Clearly, the tribals of Central India, unique though they are, are not a “people who have lost contact”, as Dumont once claimed. It is perhaps rather that mainstream Hindus and others have merely lost interest in them. B.’s book is a highly valuable contribution to a better understanding of this rich and still little-known world.

Martin Gaenszle

